

# Des Genevois font marcher les Milanais à l'envers

Les étudiants de la Haute Ecole d'art et de design exposent au Salon du meuble pour la quatrième fois

Anna Vaucher Milan

Imaginez un monde où les êtres humains auraient cessé de se parler pour ne communiquer que par télépathie. Les émotions se transmettraient par la bouche, grâce à des liquides, à travers des objets de verre. Imaginez encore un univers où une machine permettrait de produire du foie gras à la maison, grâce au croisement d'un animal domestique avec un appareil ménager. Ou alors, un univers dans lequel on se déplacerait sans gravité. Pour aider le public du Salon du meuble milanais à ressentir les sensations que cela provoquerait, les étudiants de la Haute Ecole genevoise d'art et de design (Head) ont conçu des lunettes à miroir. Une fois portées, le plafond se reflète au sol. Les visiteurs, les bras légèrement à l'horizontale, déboussolés par la perte de repères, doivent alors être guidés le long de la ligne orange qui représente le trajet de l'exposition.

## Epreuve de vérité

Ces mondes-là ne sont pas forcément impossibles. Quatorze étudiants en première année de master Media design et Design espaces et communication de la Head les ont matérialisés lors d'un workshop intitulé *Inverse Everything*, dirigé par les Britanniques El Ultimo Grito et Auger-Loizeau. Ils présentent le résultat durant la Semaine du design, événement milanais qui réunit les professionnels du monde entier jusqu'à dimanche. Le Salon «in», sur plus de 200 000 m<sup>2</sup>, rassemble 2500 exposants. Mais les propositions novatrices prennent place davantage dans la section «off» qui, avec 400 événements répertoriés, transforme la ville et ses alentours en un antre, un peu étouffant, du design.

Les écoles qui comptent dans le paysage créatif se doivent d'être présentes. Mercredi soir, lors du vernissage de la Head, un représentant de l'Ecole de design de Marseille est venu féliciter Jean-Pierre Greff, le directeur genevois. L'école de Saint-Etienne avait envoyé une délégation. Etaient également présents, ce soir-là, Strasbourg et Florence. «Depuis hier, nous avons rencontré une vingtaine de designers avec lesquels nous pourrions peut-être collaborer, commente le responsable. Une entreprise de Florence est déjà arrivée avec un contrat! Milan est une



Deux visiteurs testent les lunettes antigraité devant les objets utilisés, dans un monde imaginaire, pour communiquer par télépathie. RAPHAËLLE MUELLER/HEAD-GENEVE

épreuve de vérité. Il faut être crédible, innovant et inciter des gens exigeants à se déplacer malgré des milliers de sollicitations.»

## Nouvelle révolution industrielle

Pour sa quatrième participation au Salon du meuble, la Head et sa vingtaine de représentants se sont installés, sur invitation, au siège milanais de l'Institut suisse de Rome. Il recevait l'an dernier le réputé atelier Oï situé à la Neuville (NE) ainsi que l'Ecal, le pendant lausannois de la Head. Comment retenir l'attention des visiteurs - ils étaient plus de 300 000 l'an dernier? «Nous essayons de réaliser un projet spécifique, quelque chose de plus spéculatif, de

plus critique, que simplement une juxtaposition de travaux d'étudiants, pour proposer une expérience aux visiteurs», explique Jean-Pierre Greff. «L'école est un lieu d'expérimentation, poursuit Alexandra Midal, responsable des masters en design. Pour une école, pendant une période de crise, cela a-t-il encore un sens de créer un nouveau produit tous les ans? Une nouvelle table, une nouvelle chaise? Nous avons décidé d'aller dans une autre direction. Le travail des étudiants consiste à s'intéresser à la vie des gens, à l'ouvrir sur d'autres dimensions.»

Alexandra Midal rappelle qu'à l'origine, le design est un concept qui comporte une dimension contestatrice. «Il est

né aux USA vers 1840, à l'initiative de féministes qui décident de réorganiser l'habitat pour expliquer aux hommes que l'on peut se passer d'esclaves. Vers 1850, le terme est utilisé par des Britanniques qui luttent contre les débordements de l'industrie et les conditions de vie déplorables des ouvriers. Le design est en lien avec une amélioration de la vie, qui peut prendre des formes diverses. Comment placer l'homme au sein d'une société industrielle qui se transforme? Et si l'on décidait de ne plus prendre les gens pour des consommateurs, mais pour des usagers? Le rôle d'une école est aussi de développer des propositions critiques. Pourquoi ne pas être spéculatif, envisager d'autres manières de vivre?»

A Milan, en 2012, parmi la déferlante de produits qui a inondé la ville, la question de la surproduction est présente, en sourdine. Non pas sur la multitude des stands commerciaux, mais dans les recoins du quartier de Lambrate, par exemple, où les propositions les plus audacieuses s'exposent. Notamment celles du curateur Jan Boelen, directeur de l'espace Z33 en Belgique. «Les designers vont jouer un autre rôle dans le futur, faire une autre utilisation des matériaux, qui seront issus de déchets ou du corps humain. C'est une nouvelle révolution industrielle qui se dessine. On doit développer un système différent sur les ruines du précédent.»



Diego Todeschini et Laurent Deshusses saisis lors de fumeuses explications. EMMANUELLE BAYARD

## Critiques

Lionel Chiuch

**La puce à l'oreille**  
Théâtre du Loup  
★★★★★

### Plaisir d'acteur, joie de spectateur

Feydeau, dans sa quintessence. Avec son cortège de portes - il y en a dix sur scène - et ses «Ciel, mon mari!» qui claquent au firmament des répliques cultes. Ecartant la métaphysique du vide d'un revers décomplexé, Julien Georges s'empare du vaudeville pour en presser la pulpe comique jusqu'à l'épéctase. En chorégraphie précise et douée, le metteur en scène précipite ses personnages sur le tapis mouvant de leurs déboires amoureux. Il dispose

d'une distribution admirable et d'une belle cohésion: Frédéric Landenberg, Laurent Deshusses, Mariama Sylla, Thierry Jorand, Julien Tsongas, etc. On dirait que tous sont nés pour cette collision-là, depuis longtemps inscrite dans leurs gènes de comédiens. Au métier, il y a bien sûr Feydeau, auteur génial qui affectionne les écheveaux et anticipe toujours soigneusement ses motifs. Encore faut-il en tirer de la belle ouvrage: ce que fait adroitement Julien Georges, aidé par une scénographie qui fluidifie aussi bien les déplacements que les dialogues. Ciel, du théâtre, et du bon!  
**Au Loup, 10, ch. de la Gravière. Jusqu'au 6 mai. Rés. 022 301 31 00.**

**L'épreuve du feu**  
Théâtre du Grütli  
★★★★★

### Là où le mal agit

Ce peut-être un détail. Le bruit d'une chaussure qui glisse sur un revêtement de plastique. Un rire qui se fige. Une tâche qui s'élargit dans l'œil. Et, au final, l'acte qui fait basculer. Tous (4 hommes et 4 femmes) viendront en confesser la part inéluctable, impuisants à en formuler la justification. Un par un, face à celui qui accule, ils viennent dire - dans une langue à la fois crue et poétique - l'assassinat, le viol, l'inceste. Moins pour s'en défaire que pour en revendiquer

l'insondable mystère. Les personnages de Magnus Dahlström ne se sont pas exclus du carnaval humain, ils ont juste baissé le masque pour céder au vertige et constituer ainsi une nouvelle communauté, hors le bien et le mal. C'est une pièce terrible que propose Guillaume Béguin, parfois drôle, souvent suffoquant, qui choqe bien moins qu'elle n'interpelle. En dépit de la longueur - 2 h 40 - et d'une systématique prévisible, le metteur en scène nous tient en haleine, ou plutôt glacés, à trois pas d'un gouffre magnifié par ses comédiens. Une expérience rare.  
**Au Grütli, 16, rue du Général-Dufour. Jusqu'au 21 avril. Infos: www.grutli.ch**

